veau avec une recette écrite contenant une certaine manière de les apprêter. *Jocrisse* pose les ris sur la table de cuisine et s'occupe de ses casseroles. Passe un chien qui, par l'odeur alléché, s'élance sur la victuaille et l'emporte à belles dents. *Jocrisse* court après, sans pouvoir le rattraper, et se désole. Tout d'un coup il s'arrête : « Que je suis bête, dit-il; va! va! tu peux courir : en attendant, tu n'as pas la recette. »

⁂

Un autre jour, voulant essayer si une planche qu'il avait fait mettre à sa fenêtre, en dehors, pourrait soutenir un pot de fleurs, *Jocrisse* s'assit sur la planche, qui se rompit. Il tomba de la hauteur d'un premier étage, et se cassa le bras. « Je suis ravi, dit-il, de cette expérience; mon pot de fleurs l'a échappé belle! »

⁂

Un apothicaire, s'étant chargé du traitement d'un malade qui avait *Jocrisse* pour valet, lui envoya une fiole dans laquelle était contenue une médecine, avec ces mots : *Bien secouer avant de faire prendre.* Le lendemain, il alla voir l'effet qu'elle avait produit; il demanda en entrant à *Jocrisse* comment se portait son maître. « Hélas! monsieur, répond-il en pleurant, il est mort.— Il est mort! Lui avez-vous fait prendre ma médecine? — Bien sûr, monsieur; mais rien n'y a fait : nous l'avons tant secoué, tant secoué, qu'il nous a passé entre les bras! »

⁂

Jocrisse, devenu maître à son tour, reçoit un jour en cadeau une cruche d'excellent vin, qu'il cachette soigneusement. Son valet rend la précaution inutile en pratiquant en dessous une ouverture par laquelle il boit le vin. Quelque temps après, *Jocrisse* invite un ami à dîner, décachette la cruche et ne la trouve plus qu'à moitié pleine. Grand ébahissement de *Jocrisse*, qui ne peut s'expliquer ce phénomène. « Mais, fait remarquer l'ami, c'est qu'on aura probablement fait un trou en dessous. — Eh! gros sot, exclame notre homme, ce n'est pas par-dessous qu'il en manque, c'est par-dessus. »

Disons, en terminant, que le règne de *Jocrisse* semble fini : il a passé la main à Calino.

JOCRISSERIE s. f. (jo-kri-se-rî — rad. *Jocrisse*). Néol. Niaiserie, maladresse d'un jocrisse : *Que répondre à une* JOCRISSERIE *de cette force?* (H. Rochefort.)

JOCUS, Myth. Dieu de la raillerie et des amusements.

JOD s. m. (jodd). Philol. hébr. S'écrit quelquefois pour YOD. V. ce mot.

JODAMIE s. f. (jo-da-mî). Moll. Genre de coquilles fossiles, réuni aux sphérulites.

JODANUS s. m. (jo-da-nuss). Entom. Syn. de CALLITHÈRE.

JODAR, bourg d'Espagne, prov. et à 31 kilom. E. de Jaen, près du Guadalquivir; 3,940 hab. Fabrication de savon blanc et de poteries.

JODE (Peter DE), dit **le Vieux**, graveur flamand, né à Anvers en 1570, mort dans la même ville en 1634. Elève de Goltzius, il fit sous ce maître de fortes études, puis il alla se perfectionner en Italie. A Venise, il exécuta sa belle gravure de la *Vierge tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux*, d'après Titien, puis il reproduisit quelques portraits d'après le même maître, et la *Vie et les miracles de sainte Catherine de Sienne* d'après Vanni. En quittant l'Italie, Jode vint à Paris, où il fit la remarquable gravure, en plusieurs morceaux, du fameux *Jugement dernier* de Jean Cousin, qu'on voit au Louvre. Rentré enfin à Anvers, il reproduisit une des plus belles œuvres de Rubens, *Jésus-Christ donnant les clefs à saint Pierre.* Cette gravure compte encore parmi les productions les plus remarquables de Jode le Vieux. Plus simple que Goltzius, il n'avait pas moins de savoir comme dessinateur et il possédait aussi bien toutes les ressources du métier. Mais il n'était pas créateur comme son maître; il n'était pas né peintre comme lui; il n'avait pas son imagination brillante. Toutefois, il n'en eut pas moins de son temps une vogue immense et méritée, et ses gravures, aujourd'hui rares, sont encore très-estimées.

JODE (Peter DE), dit **le Jeune**, graveur flamand, fils du précédent, né à Anvers en 1602, mort dans la même ville vers 1670. Elève de son père, il fit le voyage d'Italie, où il exécuta, vers 1635, plusieurs gravures remarquables, entre autres deux ou trois grands portraits et une *Sainte Famille* d'après Titien, un *Saint François*, d'après Barrochio, et l'*Ange de la mort*, d'après Artémise Gentilena, etc. Ces planches avaient eu un succès véritable; aussi Jode était-il fort connu lorsqu'il revint à Anvers, où sa réputation l'avait déjà précédé. Il débuta dans sa patrie par la reproduction des plus beaux portraits de Van Dyck; puis il exécuta, sur une immense plaque de cuivre, la *Visitation de la Vierge*, d'après Rubens. Ce travail considérable et vraiment réussi fut suivi de *Vénus sortant des eaux* et des *Trois Grâces*, d'après le même maître. Il faut ajouter à ces gravures excellentes : *Renaud témoignant sa surprise à la vue des charmes d'Armide*; l'*Extase de saint Augustin*, d'après Van Dyck; *Jésus-Christ présenté au peuple*, d'après Diepenbeck.

Jode le Jeune n'est supérieur à son père que par une certaine élégance de forme, par un certain *flou* dans le modelé, qui manquent parfois à Jode le Vieux, et qui sont une qualité véritable pour les chairs de femme et d'enfant; mais il lui est inférieur dans la science du burin, dont il semble avoir ignoré les ressources connues des praticiens les plus ordinaires.

JODELET (Julien JOFFRIN ou GEOFFRIN, et, selon quelques-uns, Julien BEDEAU, dit), célèbre acteur comique de l'hôtel de Bourgogne, né vers 1590, mort le 26 mars 1660. Ce fut lui qui joua d'original le rôle du *Menteur*. Il a surtout excellé dans le personnage qui porte son nom (v. l'art. suiv.). Il était entré dans la troupe du Marais en 1610 et avait été incorporé en 1634, par ordre royal, dans celle de l'hôtel de Bourgogne. Jodelet n'avait qu'à se montrer pour provoquer le rire, et quand ce rire éclatait, il en paraissait si consterné, se donnait un air si bête, que l'hilarité générale, aussitôt redoublée, se prolongeait indéfiniment. Son épitaphe, faite par Loret, nous apprend qu'il parlait du nez. Cet acteur eut un fils qu'il mit aux Feuillants. Ce fils, très-pieux et fort éloquent, devint plus tard l'honneur de son ordre; on l'appelait dom Jérôme. Il avait aussi un frère, de l'Espy, qui fit partie de la troupe de Molière de 1659 à 1663. On prétend que lui-même aurait suivi le jeune Molière en province pour les beaux yeux d'une fille de théâtre, qui fut sa Béjart. Dans cette troupe ambulante, il se cachait avec soin sous le nom de Joguenet, qui est celui d'une pièce bouffonne, *Joguenet* ou les *Vieillards dupés*, d'où auraient été tirées les *Fourberies de Scapin.*

JODELET, personnage comique de l'ancienne comédie, imaginé par Scarron. C'est une sorte d'imitation bouffonne du *Gracioso* du théâtre espagnol. Trivial, goulu, poltron, lubrique, ignoble dans ses plaisanteries, ce valet, avec son visage barbu, moustachu et enfariné, est un type complet de bassesse, de cynisme éhonté et de folle extravagance. Il rit de tout, entasse bévues sur bévues, fait des bêtises énormes qui, naturellement, retombent sur le nez de son maître. Outre tous ses vices, étaler sa gourmandise et se faire un titre de sa vilenie, telle était sa mission. Et il s'en tirait, le faquin, à la satisfaction générale! A travers les pièces conduites à l'espagnole, que Scarron brochait sans nul souci des règles d'Aristote, il s'agitait avec un air de complaisance et de forfanterie. Il était un des éléments indispensables à ces duels, à ces rencontres imprévues, à ces travestissements, à ces substitutions de personnes, à ces enlèvements, à toutes ces scènes enfin où les masques, les lanternes sourdes et les échelles de soie sont prodigués. Tantôt on l'entend s'écrier avec orgueil : « Rien n'est tel que d'être pied plat! » tantôt il se vante de sa couardise et se garde bien de rougir en sentant cinq doigts appliqués sur sa face. « Un barbier y met bien la main, » dit-il philosophiquement.

Ce rôle, un des plus naturellement bouffons qui se puisse voir, fut fait pour l'acteur Jodelet, dont la biographie précède. Ainsi, ce fut lui qui donna son nom au personnage qu'il jouait si excellemment, type reproduit à plaisir par Scarron, notamment dans *Jodelet* ou le *Maître valet* (1645), *Jodelet duelliste* (1646), adopté par d'autres, même par Molière, qui l'expurgea, il est vrai. « Paradoxe vivant, prenant le contre-pied de toutes les idées reçues et raillant tout ce qui était respectable et respecté, dit M. Marc Monnier, Jodelet ne fut jamais qu'un être abstrait, l'idéal de l'ignoble. » Cela n'empêcha pas maître Jodelet de mettre son fils aux Feuillants, comme on l'a pu voir par l'article qui précède, et de finir lui-même fort saintement, muni des sacrements de l'Eglise.

Jodelet, ou le Maître valet, comédie en cinq actes et en vers, de Scarron, représentée sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne en 1645. Don Juan d'Alvarade arrive à Madrid avec Jodelet, son valet. Il vient en cette ville pour épouser Isabelle, fille de don Fernand de Rochas. Don Juan ne la connaît cependant que d'après un portrait qu'il en a vu, et en échange duquel il lui a envoyé le sien, au moins à ce qu'il croit. Mais Jodelet avoue à son maître que, troublé par trop de précipitation dans le départ de don Juan (se hâtant de poursuivre un inconnu qui lui a tué un frère et enlevé une sœur), il a eu l'étourderie, en faisant le paquet qui devait contenir le portrait de don Juan, d'y fourrer le sien que venait de lui faire le même peintre. Malgré ce quiproquo singulier, don Juan s'approche de la maison d'Isabelle, et il en voit descendre, par un balcon, un homme qui s'enfuit, ce qui lui donne de violents soupçons contre sa prétendue.

Pour gagner du temps et prendre connaissance des choses, don Juan imagine de profiter de l'inadvertance de Jodelet dans l'envoi de son portrait. Il fait donc passer son valet pour lui-même, et il se donne, de son côté, pour le valet. Il découvre que l'homme du balcon est don Louis, neveu de don Fernand et amoureux d'Isabelle, et que c'est aussi le même homme qui lui a tué un frère et enlevé Lucrèce, sa sœur, qu'il a abandonnée depuis pour Isabelle. Le faux Jodelet se fait connaître pour le vrai don Juan, et veut venger sa double injure. Mais il apprend que c'est dans l'obscurité que don Louis, sans dessein et en se défendant, a tué un homme qui était son meilleur ami, et qu'il regrette autant que don Juan. Quant à Lucrèce, la femme qu'il a enlevée, elle vient, sur ces entrefaites, demander un asile à don Fernand, chez lequel elle retrouve son infidèle don Louis, qui se raccommode avec elle et l'épouse. Don Juan s'unit à Isabelle et pardonne à don Louis et à Lucrèce. Jodelet, qui a fait beaucoup de folies pendant qu'on l'a cru don Juan, et qui est devenu amoureux de Béatrix, suivante d'Isabelle, l'obtient pour prix des services qu'il a rendus à son maître. Cette comédie eut un succès qui surpassa infiniment celui de toutes les autres du même temps. Scarron en emprunta le sujet à une pièce espagnole de don Francesco de Roxas, intitulée : *Don Juan Alvaredo.*

Jodelet duelliste, comédie en cinq actes et en vers, par Scarron, représentée en 1646. C'est un de ces imbroglios fort à la mode à cette époque, et que nous ne prendrons pas la peine de démêler. Quelques situations comiques, quelques traits plaisants qui rappellent l'auteur du *Roman comique*, voilà tout ce que l'on trouve à relever dans cette pièce aujourd'hui oubliée.

JODELLE s. f. (jo-dè-le). Ornith. Syn. de JUDELLE.

JODELLE (Etienne), poëte dramatique, né à Paris en 1532, mort en 1573. Il appartenait à une famille noble peu fortunée, et se fit appeler quelque temps seigneur du Lymodin. Emule de Ronsard et de Du Belloy, il est surtout célèbre par la part qu'il prit à la révolution littéraire tentée par les poëtes de la pléiade, et dont le résultat, plus brillant qu'avantageux, fut l'invasion du pédantisme outré et l'abandon de la vieille poésie nationale pour le calque plus ou moins heureux des formes antiques. Baillet le place, à cause de ses précoces dispositions, au nombre des enfants devenus célèbres par l'étude; dans la pléiade, il était honoré du titre de poëte tragique. Avant lui, quelques essais de tragédie néo-grecque avaient été tentés; Baïf s'était attaqué à l'*Electre* de Sophocle, à l'*Hécube* d'Euripide, et Sybilet avait traduit pour la scène l'*Iphigénie en Aulide.* Jodelle dépassa tous ses rivaux par sa *Cléopâtre captive*, qu'il fit jouer dès l'âge de vingt ans (1552), et qui eut un immense succès. La forme était servilement copiée du théâtre grec et latin, mais du moins avait-il inventé l'action et la conduite de la pièce. Sainte-Beuve a sévèrement jugé cette composition et déclaré que son succès était immérité; sans doute, mieux eût valu inaugurer un théâtre national, comme les Anglais et les Espagnols à la même époque; mais, étant donnée la situation de l'art dramatique en France, la *Cléopâtre* était supérieure aux mystères et aux soties représentés par les confréries de la Passion. La pièce fut jouée par les amis de Jodelle, dans la cour de l'hôtel de Reims, en présence de Henri II. Pasquier, qui fut un des spectateurs, rapporte que, à cette occasion, le roi donna à Jodelle cinq cents écus de son épargne et lui fit « tout plein d'autres grâces. »

Le succès inouï de *Cléopâtre* commença la réaction à laquelle nous devons nos chefs-d'œuvre classiques du XVIIe siècle, mais au prix d'un théâtre original. Vivement encouragé, Jodelle entreprit de traiter d'autres sujets d'après les mêmes principes. Il composa une comédie en cinq actes et en vers, intitulée *Eugène* ou la *Rencontre*, où se trouve une satire assez amusante du haut clergé, et une seconde tragédie, *Didon*, empruntée au IVe livre de l'*Enéide.* C'est à la suite de cette pièce que, pour consacrer Jodelle poëte tragique, ses amis, et Ronsard en tête, lui offrirent un bouc dans un banquet, petite fête originale et toute païenne, qui eut du retentissement et qui les fit accuser tous d'athéisme ou tout au moins d'irréligion. Ronsard a conservé le souvenir de cette fête dans une pièce lyrique : *Dithyrambe à la pompe du bouc d'Etienne Jodelle*, et, dans une spirituelle épître, il s'est défendu d'avoir sacrifié le bouc, comme on les en accusait. Dans ce morceau, d'un grand relief, il apprécie ainsi son ami :

Jodelle ayant gagné par une voix hardie
L'honneur que l'homme grec donne à la tragédie,
Pour avoir, en haussant le bas style françois,
Contenté doctement les oreilles des rois,
La brigade qui lors au ciel levoit la teste
(Quand le temps permettoit une licence honneste),
Honorant son esprit gaillard et bien appris,
Lui fit présent d'un bouc, des tragiques le prix.

Ailleurs, il dit encore, à peu près sur les mêmes rimes :

Jodelle le premier, d'une plainte hardie,
Françoisement chanta la grecque tragédie;
Puis, en changeant de ton, chanta devant nos roys
La jeune comédie en langage françois,
Et si bien les sonna que Sophocle et Ménandre,
Tant fussent-ils savants, y eussent pu apprendre.

Le style de Jodelle est loin d'avoir cette grâce et cette ampleur; son vers, rude et raboteux, est hérissé d'inversions barbares; il s'affranchit généralement de l'alternative exacte des rimes féminines et masculines. *Cléopâtre* est rimée tantôt en alexandrins, tantôt en vers de huit ou de dix pieds; ses deux autres pièces sont plus régulières sous le rapport de la mesure. *Didon* est écrite en alexandrins et *Eugène* en vers de huit pieds. Ces trois pièces ont été imprimées, après la mort de Jodelle, par les soins de Charles de La Motte, un de ses amis, avec quelques-unes de ses poésies latines et françaises, sonnets, chansons, odes, élégies, épitaphes, et un long discours sur *César prêt à passer le Rubicon;* le tout en un volume in-4°, sous le titre d'*Œuvres et mélanges poétiques d'Etienne Jodelle* (Paris, 1574). Cet auteur composa encore quelques pièces dont on n'a connaissance que par ce que lui fait dire de La Motte : « J'avois des tragédies et des comédies, les unes achevées, les autres pendues au croc, dont la plupart m'avoient été commandées par la royne et par Madame, sœur du roy, sans que les troubles du temps eussent permis d'en rien voir, et j'attendois une meilleure occasion. »

Jodelle était grand architecte, ajoute de La Motte, « très-docte en la peinture et sculpture, très-éloquent en son parler, et de tout il discouroit avec tel jugement comme s'il eût été accompli de toutes connaissances. Il étoit vaillant et adextre aux armes dont il faisoit profession, et si, en ses mœurs particulières, il se fût autant aimé comme il faisoit en tous les exercices de son esprit, sa mémoire eût été plus célèbre pendant sa vie, et il eût reçu par son pays et par ses amis plus qu'il n'a fait. Mais, méprisant philosophiquement toutes choses externes, il ne fut connu, recherché ni aimé que malgré lui. »

Il eut occasion de montrer son savoir-faire comme architecte, décorateur et maître de divertissements, à l'occasion d'un souper du roi à l'Hôtel de ville, en 1558. Il fut chargé de l'ordonnance de la fête, et tout fut horriblement manqué. Tout ce dont on peut le louer, c'est d'avoir fait très-vite, car en quelques jours il donna des dessins d'arcs de triomphe, de figures, de trophées, composa les devises, enrôla des musiciens et composa une mascarade-ballet. Cette mascarade, intitulée les *Argonautes*, à douze personnages et en vers alexandrins, a été imprimée : *Recueil d'inscriptions, figures et mascarades, ordonnées en l'Hôtel de ville de Paris, le jeudi 17 février* 1558, *avec d'autres inscriptions, en vers héroïques, pour les images des princes de la chrétienté* (Paris, 1558, in-4°).

L'insouciance et la prodigalité de Jodelle égalaient sa facilité de composition; aussi mit-il de bonne heure ses affaires en désordre, et son patrimoine, qui n'était pas considérable, fut vite absorbé. Diverses de ses poésies témoignent de ses continuels besoins d'argent; les libéralités de Henri II et de quelques autres personnages l'aidèrent à vivre; mais il était toujours dépourvu, et, près de mourir, il composa encore un sonnet, assez fier d'allure, où il semble réclamer au roi quelque vieille promesse non acquittée. L'*Ode funèbre* composée, lors de sa mort, par Agrippa d'Aubigné, témoigne qu'il mourut de misère.

JODOCUS SINCERUS, nom latin de ZINZERLING. V. ce mot.

JODOIGNE, ville de Belgique, prov. du Brabant méridional, arrond. et à 37 kilom. N.-E. de Nivelles, sur la Gheete; 3,112 hab. Brasseries, distilleries, moulins à huile.

JODRELL (Richard-Paul), littérateur anglais, né dans le comté de Stafford en 1745, mort en 1831. Il se fit recevoir docteur en droit à l'université d'Oxford (1793), devint juge de paix dans divers comtés et membre du Parlement (1794-1796). Jodrell consacra ses loisirs à la littérature, à la philosophie, à l'étude du grec, devint membre de la Société royale et de la Société des antiquaires, et se fit connaître par des compositions dramatiques, dont plusieurs furent favorablement accueillies du public. Nous citerons de lui : *Etudes sur Euripide* (1781-1790, 2 vol. in-8°); la *Veuve qui a son mari*, comédie (1779); *Croire c'est voir*, comédie (1779); l'*Héroïne persane*, tragédie (1786); le *Travestissement*, comédie (1787), et quelques farces intitulées : *Qui a peur*, *Un et tous*, etc.

JODRUM, nom latin de JOUARRE.

JOECHER (Christian-Théophile), écrivain allemand, né à Leipzig en 1694, mort en 1758. Il étudia successivement la médecine, la théologie, la philosophie, les langues anciennes et vivantes, fut poussé, par son esprit avide de science et pénétrant, à acquérir un savoir encyclopédique, puis se livra à l'enseignement. Les cours de littérature, d'histoire et de philosophie qu'il fit de 1715 à 1730, les nombreuses oraisons funèbres qu'il prononça à la même époque le mirent en évidence et lui valurent d'être nommé professeur extraordinaire de philosophie en 1730, professeur d'histoire, en remplacement de Mencke, en 1732, et enfin conservateur de la bibliothèque de l'université en 1742. Les travaux excessifs auxquels il se livra abrégèrent sa vie. On a de Joecher un grand nombre d'écrits plus remarquables par la profondeur de l'érudition que par le goût et l'esprit critique. Nous citerons : *De viribus musices in corpore humano* (Leipzig, 1714); *De variis veterum studendi modis* (Leipzig, 1716); *Philosophia hæresium obex* (Leipzig, 1732); *Oraisons funèbres* (Leipzig, 1733), etc. Mais son ouvrage capital est le *Dictionnaire général des savants* (Leipzig, 1750-1751, 4 vol. in-4°), fruit de dix-sept ans de recherches, et qui contient environ 60,000 notices sur les auteurs de tous les temps et de tous les pays. Ce dictionnaire, très-utile bien qu'entaché de plusieurs défauts, a été augmenté de suppléments publiés par Adelung (1784-1787, 2 vol.) et par Rotermund (1810). Enfin, Joecher a publié un grand nombre d'articles de critique dans les *Acta eruditorum*, dont il fut longtemps le directeur.

JŒDER, paroisse de Suède, prov. de Sudermanie. L'église, qui est fort belle, date de 1651; elle a été bâtie par le célèbre chancelier Axel Oxenstjerna. On y voit, suspendus aux murs, un grand nombre d'écussons héraldiques et, dans les caveaux, les tombeaux des membres de la famille du fondateur. Celui du chancelier est placé sous l'autel; le cercueil, simple de forme, est garni de flanelle noire et porte les initiales de son nom et de ses titres brodées en argent. Dans le chœur, sur une plaque de marbre noir, on lit cette inscription : *D. O. M. S. Magnus Svecorum cancellarius comes Axelius Oxenstjerna, sui temporis oraculum, heic silet*, etc. Une légende assez commune dans les paroisses de Suède se raconte sur l'église de Jœder. Lorsque la vieille église tombait en ruine, il était question de la reconstruire; on rapporta à une vieille femme, occupée à préparer un gâteau, que le chancelier Oxenstjerna avait le dessein de se charger de cette reconstruction. La vieille femme, qui connaissait les habitudes parcimonieuses de l'illustre personnage, répondit : « S'il fait cela, que ce gâteau ne sorte du four que changé en pierre! » Le gâteau sortit du four, en effet, ainsi métamorphosé; il fut incrusté dans le mur extérieur de l'église, où sa forme ronde le fait encore reconnaître aujourd'hui. La paroisse de Jœder a environ 2,000 hab.

JŒGERSBORG, château royal de Danemark, dans l'île de Séeland, à environ 8 kilom. de Copenhague. Christian IX en fit un rendez-vous de chasse; mais, en 1760, Frédéric V s'étant cassé la jambe en tombant de cheval dans la cour d'honneur, le château fut en partie démoli. Les quelques bâtiments qui subsistent sont affectés aujourd'hui à une école militaire. Près de Jœgersborg se trouve le grand parc royal qui, pendant l'été, attire par la magnificence de ses ombrages, avec les bains de mer et les eaux de Klampenbourg, une affluence considérable de Danois et d'étrangers.

JOEL s. m. (jo-èl). Ichthyol. Nom vulgaire des poissons du genre athérine, sur les côtes de la Méditerranée française : *Le* JOEL *a le dos moucheté de taches ou de points noirâtres.* (V. de Bomare.) ‖ On dit aussi JOIL et JOELLE s. f.

JOËL, un des petits prophètes. Il vivait, à ce qu'on croit, dans la seconde moitié du VIIIe siècle av. J.-C. Ses prophéties sont relatives à la captivité de Babylone, à la venue du Messie et au jugement dernier. Elles se composent de trois chapitres et sont remplies de force et de beauté. « La diction, dit M. Labouderie, en est élégante, facile, abondante, pure, et en même temps énergique et sublime. »

JOEL, historien byzantin, né dans la seconde moitié du XIIe siècle. Il est auteur d'une *Chronographie générale*, abrégé d'histoire universelle, qui va d'Adam à la conquête de Constantinople par les Latins, en 1204, et qui a été publiée pour la première fois, avec une traduction latine et des notes, par Leo Allatius (Paris, 1561, in-fol.).

JOEL (François), médecin hongrois, né à Scarwar en 1508, mort à Greisswald en 1579. Après avoir habité Berlin et Gustrow, où il fut pharmacien de la cour, il alla se fixer, en 1442, à Greisswald, pour y exercer l'art de guérir. Là il devint médecin pensionné de la ville, puis professeur de médecine (1559), et il occupa cette chaire avec distinction pendant vingt années. Ennemi des doctrines de Paracelse, Joel admettait l'emploi des médicaments chimiques. Sa thérapeutique était généralement plus simple que celle de ses contemporains : il passait pour un bon praticien. On lui doit les ouvrages suivants, qui ont paru après sa mort : *De morbis hyperphysicis et rebus magicis theses* (in-8°); *Opera medica* (Hambourg, 1616-1629, 6 vol. in-4°); *Methodus medendi* (Leyde, 1637, in-12).

JŒRA s. m. (jè-ra). Ornith. Genre d'oiseaux de la famille des accenteurs.

— s. f. Genre de crustacés isopodes, de la famille des asellotes, comprenant trois ou quatre espèces, qui habitent les mers d'Europe.

JŒRG (Jean-Chrétien-Godefroy), médecin allemand, né à Predel (Prusse) en 1779, mort en 1856. Il avait déjà exercé la pratique de son art, et s'était acquis une certaine réputation, comme accoucheur et comme orthopédiste, lorsqu'il se fit recevoir agrégé à Leipzig (1805). Ses premiers travaux eurent surtout pour objet l'orthopédie, et cette science lui est redevable de méthodes et de procédés nouveaux et moins douloureux que ceux qui avaient été usités jusqu'alors. Il fit ensuite faire de grands progrès à l'art des accouchements. Professeur d'obstétrique à Leipzig (1810) et directeur de l'école d'accouchement de la même ville, il conserva ces deux emplois jusqu'à sa mort. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Sur le pied bot* (Marbourg, 1806); *Sur les difformités du corps humain* (1816); le *Mariage au point de vue de la nature, de la morale et de l'Eglise* (1819); *Manuel d'accouchement* (1855, 5e édit.); *Manuel d'obstétrique* (1833); *Manuel des maladies des femmes* (1831); *Manuel de thérapeutique spéciale pour les médecins* (1835); *Manuel pour la connaissance et la guérison des maladies d'enfants* (1836, 2e édit.); la *Responsabilité morale des femmes pendant leur grossesse et leur accouchement* (1837); l'*Homme dans les degrés de son développement corporel, sensitif et intellectuel* (1845); les *Dix commandements de la diététique* (1847); le *Catéchisme de la santé* (1850); l'*Education de l'homme, au point de vue de la domination de soi-même* (1853, 4e édit.).

JŒRG (Edouard), médecin allemand, fils du précédent, né à Leipzig en 1808. Lorsqu'il eut passé son doctorat, il voyagea en Allemagne, en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas, et se rendit en 1837 aux Etats-Unis. Là, il s'occupa d'observer la fièvre jaune, habita pendant plusieurs années Cuba, pour y étudier les maladies tropicales, et retourna aux Etats-Unis, où il a successivement pratiqué son art dans l'Illinois et dans la Pensylvanie. On lui doit plusieurs ouvrages estimés : *Influence funeste du climat tropical sur les habitants des zones tempérées : exposé du cours des maladies tropicales* (Leipzig, 1851); *Instructions préventives contre les maladies tropicales* (1854); *De la possibilité de préserver entièrement les Etats de l'Europe de l'invasion du choléra asiatique* (1855), etc.

JŒRIDINE s. f. (jè-ri-di-ne — dimin. de *jœra*). Crust. Genre de crustacés isopodes, de la famille des asellotes, formé aux dépens des janires, et comprenant une seule espèce.

JOFFREDY ou **JOFRIDI** (Jean DE), cardinal et négociateur français, né à Luxeuil en 1412, mort en 1473. Il fut évêque d'Arras (1461), puis d'Albi, remplit diverses missions politiques sous Louis XI, et reçut la pourpre romaine pour l'habileté avec laquelle il fit abroger par ce prince la pragmatique sanction de Bourges, qui déplaisait à Pie II.

JOFFROI DE WATERFORD, dominicain irlandais qui vivait au XIIIe siècle. On ne sait rien de sa vie, mais les ouvrages qui nous restent de lui attestent, d'une part, qu'il connaissait les langues classiques, l'arabe, le français; d'autre part, qu'il était doué d'un esprit avide de savoir et possédait un mérite remarquable pour les temps où il vivait. Joffroi a laissé des traductions françaises d'Eutrope, de Darès et des *Secrets des secrets*, ouvrage attribué à tort à Aristote. Son style est ferme et concis, et il a ajouté beaucoup aux traités qu'il a voulu traduire.

JOG s. m. (jogh). Chacun des quatre âges du monde d'après les Indiens. ‖ Les orientalistes disent YOGA.

JOGHIS ou **JOGUIS**. On donne ce nom, dans l'Inde, à des mendiants qui, sous un prétexte religieux et en affectant de se livrer à des actes de pénitence extraordinaire, vivent sans rien faire aux dépens du public. Les joghis laissent pousser leurs cheveux, leur barbe, leurs ongles, et se tiennent dans l'état le plus sordide, à l'entrée des pagodes et des temples ou bien sur les places publiques. On les voit rester des mois entiers à la même place sans changer de position.

JOGUE s. f. (jo-ghe). Bot. Nom vulgaire de l'ajonc, dans le Médoc.

JOGUENEY s. m. (jo-ghe-nè). Techn. Outil en bois dont se servent les tisseurs pour élever la cristelle, lors de la confection des lisses.

JOHANNÆUS (Finnus), historien islandais dont le véritable nom est FINN JOHNSEN, né à Hitterdal en 1704, mort en 1789. Pendant le cours de ses études à Copenhague, il se lia avec Arnal Magnæus et Gram, puis il retourna dans son île, où il fut successivement pasteur de Reikholt (1739) et évêque de Skalholt (1754). Ses principaux ouvrages sont : *Historia ecclesiastica Islandiæ* (Copenhague, 1772-1778, 4 vol. in-4°), livre fort estimé qui a été continué par P. Petursson; *De noctis prædie prærogativa aut dubia aut nulla* (Copenhague, 1782, in-8°), etc.

JOHANNARD (Jules), membre de la Commune de Paris, né à Baume en 1843. Il vint habiter à Paris, où il fut d'abord feuillagiste, puis employé de commerce, se fit affilier à l'Internationale et commença à se faire connaître dans les réunions publiques à partir de 1868. Devenu membre du conseil général de l'Internationale, qui siégeait à Londres, il s'attacha à implanter cette société à Paris, où il fonda, le 8 février 1870, la section du faubourg Saint-Denis, fut arrêté et emprisonné à Mazas, comme affilié à une société secrète, puis condamné, le 9 juillet 1870, à un an de prison, à 100 fr. d'amende et à la privation pour une année de ses droits civils et politiques. Rendu à la liberté par la révolution du 4 septembre 1870, M. Johannard devint capitaine de la garde nationale. Lors des élections du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, il se porta candidat à Paris, obtint 56,331 voix et ne fut point élu. Bien qu'il se fût montré partisan du Comité central, Johannard échoua aux élections pour la Commune le 26 mars; mais il fut nommé aux élections complémentaires du 16 avril. Il fit alors partie de la commission des relations extérieures, vota pour la création du comité de Salut public, devint le 13 mai commissaire civil auprès du général La Cécilia, administra le IIe arrondissement et signa, le 22 mai, une proclamation qui appelait le peuple à résister par les armes à l'armée de Versailles. Etant parvenu à s'échapper, il se réfugia en Angleterre et assista, comme membre du conseil général de l'Internationale, à la réunion des délégués de cette société, qui eut lieu à Londres au mois de septembre 1871.

JOHANNEAU (Eloi), philologue, antiquaire et littérateur français, né à Contres (Loir-et-Cher) en 1770, mort à Paris en 1851. Il fut successivement professeur au collége de Blois, directeur d'un pensionnat de cette ville, fondateur et démonstrateur du Jardin des plantes de Blois et commissaire pour la composition de la bibliothèque publique du district. La Tour d'Auvergne, dont il devint l'ami, lui inspira le goût des études philologiques et lui légua en mourant sa bibliothèque (1800). En 1805, Johanneau fut un des principaux fondateurs de l'Académie celtique, qui prit par la suite le nom de Société des antiquaires de France. Il en devint le secrétaire et en publia les *Mémoires.* De 1806 à 1807, il parcourut une partie de la France dans le but d'étudier les antiquités nationales, les monuments, les traditions, les origines relatives au druidisme. Enfin, il fut nommé censeur impérial de la librairie (1811), censeur royal honoraire (1814) et conservateur des monuments d'art des résidences royales, emploi qu'il conserva jusqu'en 1848. Johanneau possédait une érudition extrêmement variée, mais il manquait souvent d'esprit critique et avait un certain penchant pour les paradoxes. On lui doit un grand nombre de savantes dissertations sur nos antiquités nationales, notamment sur celles de la Bretagne, mais c'est surtout comme philologue qu'il s'est fait une réputation. Parmi ses écrits, qui sont extrêmement nombreux, nous citerons : *Nouvelle ornithologie d'après la méthode de Lacépède* (Paris, 1805); *Monuments celtiques* ou *Recherches sur le culte des pierres* (Paris, 1805, in-8°); *Mémoires de l'Académie celtique* (Paris, 1807 et suiv., 5 vol. in-8°); *Mélanges d'origines étymologiques et de questions grammaticales* (Paris, 1818, in-8°), où il donne une trop grande importance au celtique dans la formation de notre langue; une bonne édition des *Essais de Montaigne*, avec notes (Paris, 1821-1826, 3 vol. in-8°); *De la Sagesse*, de Charron, avec notes explicatives (Paris, 1821, 3 vol. in-8°); *Œuvres de Rabelais*, édition *variorum*, avec pièces inédites et commentaire historique et philologique (1823-26, 9 vol. in-8°), édition curieuse, dans laquelle Johanneau s'est efforcé de donner le secret des allégories malignes de Rabelais aux personnages de son temps, et où l'on trouve un grand nombre de rapprochements neufs, d'anecdotes, d'éclaircissements, mais aussi d'explications hasardées et systématiques; *Epigrammes contre Martial ou les mille et une drôleries, sottises et platitudes de ses traducteurs, ainsi que les castrations qu'ils lui ont fait subir* (Paris, 1835, in-8°); *Lettres sur la géographie numismatique* (Paris, 1849), etc.

JOHANNÉSIE s. f. (jo-ann-né-zî — du lat. *Johannes*, Jean). Bot. Syn. d'ANDA.

JOHANNESTHAL, ville des Etats autrichiens (Silésie), cercle et à 57 kilom. N.-O. de Troppau; 2,008 hab.

JOHANN-GEORGENSTADT, ville du royaume de Saxe, cercle de Zwichau, bailliage et à 13 kilom. S.-E. d'Eibenstock, sur la rive gauche du Breitenbach; 3,204 hab. Mines les plus importantes du royaume. Fabrication de dentelles.

JOHANNIE s. f. (jo-ann-nî — du lat. *Johannes*, Jean). Bot. Syn. de JOANNÉE ou CHUQUIRAGA.

JOHANNIQUE adj. (jo-ann-ni-ke — du lat. *Johannes*, Jean). Hist. relig. Qui appartient à saint Jean l'Evangéliste : *L'école* JOHANNIQUE *de l'Asie Mineure.*

JOHANNISBERG s. m. (jo-a-ni-sbèr — du village du même nom). Vin récolté à Johannisberg, et qui est extrêmement renommé :

Par ce beau soir d'hiver, on avait des cerises
Et du *johannisberg*, ainsi que chez les rois.

TH. DE BANVILLE.

JOHANNISBERG, village de Prusse, province de Hesse, cercle et à 18 kilom. O. de Wiesbaden, dans l'ancien duché de Nassau, près de la rive droite du Rhin; 700 hab. Sur une colline élevée se dresse le château de Johannisberg, qui appartient à la famille de Metternich, et dans lequel se voient des portraits et des statuettes d'empereurs, d'électeurs et de princes. La chapelle renferme un monument élevé par le prince de Metternich à la mémoire de son précepteur, l'historien Nicolas Vogt. De la terrasse, on découvre une vue magnifique. D'immenses caves s'étendent sous une partie de la colline.

« Ce sont des moines, dit M. Ad. Joanne (*Allemagne du Nord*), qui ont planté les premières vignes du Johannisberg. D'après d'anciennes chroniques, Ruthard, archevêque de Mayence, fonda, en 1009, sur la colline qui porte le château, un prieuré, converti vingt et un ans plus tard en un monastère, sécularisé en 1567, après avoir été incendié en 1522. Dans la guerre de Trente ans, les Suédois détruisirent les débris que les flammes avaient laissés debout. En 1716, l'abbé de Fulda, s'étant rendu acquéreur de la colline, y rebâtit, non plus un couvent, mais un château (1722), et y fit replanter de la vigne. On y récolta bientôt un vin excellent. On ne vendangeait jamais sans un ordre écrit de sa main. Une année, soit maladie, soit oubli, l'ordre n'arriva que lorsque les raisins étaient déjà à moitié pourris; on n'en vendangea pas moins et le vin s'en trouva meilleur. Depuis lors, la vendange s'est toujours faite au Johannisberg quinze jours plus tard que partout ailleurs. Les meilleurs crus sont ceux qui avoisinent le château; on appelle le vin qu'ils produisent *Schloss-Johannisberg.* La propriété a une étendue d'environ 63 arpents. Année commune, elle rapporte de 75,000 à 80,000 florins. » Le vin est toujours livré avec le cachet du prince de Metternich et se vend plus de 27 fr. la bouteille.

L'histoire de la grande réputation du vin de Johannisberg est assez curieuse. De riches banquiers, cherchant un moyen honnête de faire agréer un pot-de-vin au tout-puissant ministre, imaginèrent de lui acheter à forfait et de lui payer d'avance la récolte du vin de Johannisberg pendant plusieurs années, à raison de 5 à 6 florins le flacon, prix énorme à cette époque. Le prince, qui était indirectement intéressé à ce que les banquiers ne perdissent pas sur leur marché, leur prêta la main, et les banquiers purent encore rétrocéder leur marché avec 15 ou 20 pour 100 de bénéfice. Mais M. de Metternich gagna bien plus encore, puisque, outre l'argent touché au comptant, il vit le prix du johannisberg s'élever, tout d'un coup, bien au delà de ses espérances, et s'y maintenir.

JOHANNISBURG, ville de Prusse, prov. de la Prusse proprement dite, régence et à 133 kilom. S.-O. de Gumbinnen, ch.-l. du cercle de son nom, sur le Piseck; 2,007 hab. Bureau principal de douanes; important commerce de grains.

JOHANNISME s. m. (jo-an-ni-sme — du lat. *Johannes*, Jean). Hist. relig. Nom qu'on donne à la théologie mystique et contemplative de l'Evangile de saint Jean.

JOHANNITE s. m. (jo-an-ni-te — du lat. *Johannes*, Jean). Chrétien de saint Jean, membre d'une secte orientale qui baptise au nom de saint Jean-Baptiste.

JOHANNITE ou **JOHANITE** s. f. (jo-a-ni-te — du nom du minéralogiste *John*). Minér. Soussulfate naturel d'urane, qu'on n'a encore trouvé qu'à Joachimsthal, en Bohême, dans le filon de Rothengang, et qui est une substance d'un vert d'herbe, contenant quelques traces de cuivre, soluble dans l'eau, cristallisant sous des formes qui offrent la plus grande analogie avec celles du trona.

JOHANNOT (François), artiste et industriel français, mort à Mannheim en 1838. Il était petit-fils d'un Français qui s'était expatrié lors de la révocation de l'édit de Nantes et avait transporté en Allemagne l'industrie des papiers de luxe qu'il exerçait à Annonay. François, qui avait le goût des arts, devint une habile peintre de fleurs, alla apprendre à Lyon le métier de tisseur en soie et établit une manufacture de soieries à Offenbach-sur-le-Mein, dans la Hesse. Des pertes d'argent, causées par sa passion pour le luxe, le forcèrent d'abandonner sa manufacture. Pour refaire sa fortune, il se rendit à Paris, y importa la lithographie (1806), mais sans succès, obtint par la protection du comte Boissy d'Anglas une place d'inspecteur de la librairie à Hambourg et passa de là à Lyon avec le même titre. Ayant perdu sa place en 1818, il alla terminer sa vie à Mannheim.

JOHANNOT (Charles), graveur français, fils du précédent, né à Offenbach-sur-le-Mein (Hesse) en 1783, mort à Paris en 1825. Il accompagna son père à Paris en 1806, apprit la musique, le dessin, aida son père dans ses essais de lithographie, et, après le départ de celui-ci pour Hambourg, il s'adonna à la gravure et devint en peu de temps un artiste de talent. Vers cette époque, il épousa une femme distinguée, mais sans fortune, et, en 1818, lorsque son père eut perdu sa place, il eut à sa charge toute sa famille. Charles fit des efforts inouïs pour soutenir ses parents, passa une partie de ses nuits pour augmenter le travail du jour et fut emporté par une maladie de poitrine. On cite, parmi ses meilleures productions, les gravures au pointillé qu'il exécuta pour une édition de l'*Aminta*, du Tasse (1813), et le *Trompette blessé*, d'après Horace Vernet.

JOHANNOT (Charles-Henri-Alfred), peintre, dessinateur et graveur français, frère du précédent, né à Offenbach-sur-le-Mein (Hesse) en 1800, mort en 1837. Il vint à Paris fort jeune, reçut les premières leçons de gravure de son frère aîné, Charles, et débuta par des images pour les confiseurs et les marchands de saintetés. En 1824, il commença à se faire connaître par une belle planche, les *Orphelins*, d'après Scheffer. Employé dès lors par les libraires, il devint bientôt le graveur de vignettes le plus renommé. Parmi les éditions qu'il a illustrées, on cite celles de *Walter Scott*, de *F. Cooper*, de *lord Byron.* Un tableau qu'il exposa en 1831, *Don Juan naufragé*, lui valut des commandes de la cour de Louis-